

## Histoires de courbes

Il y a chez Nicole Sottiaux, une histoire de la courbe, mais aussi, et avant tout, une préhistoire de la courbe. Il y eut un temps où Nicole Sottiaux aimait la droite, l'angle droit et faisait des tableaux, où la droite dominait. C'était au début. Dans les tableaux de ce moment là, la courbe existe mais elle est encore dans l'enfance, elle se fait secrète, à peine esquissée, donnant l'impression d'un inachèvement volontaire, sans souci d'esthétique, et ces courbes peuvent être violemment interrompues sur le bord de la toile pour continuer de se déployer au-delà de la toile, jusque dans les lointains brumeux d'un inconscient. Leur géométrisation reste problématique. L'orange, le rouge, le bleu, le noir, et une touche de violet sont les couleurs que N. Sottiaux préfère. Elles se répartissent sur un fond noir et rouge, faisant venir au premier plan de l'œuvre le bleu d'une courbe toujours tronquée sur laquelle on peut s'interroger, sans avoir nécessairement une réponse.

Faisant partie de la même période, il y a des collages qui donnent, au contraire, une courbe libre, sinueuse, amoureuse d'elle-même et de son tracé recommencé. Autre façon de concevoir la préhistoire de la courbe. Courbes et contre-courbes finissent par former un chaos de courbes, de volutes, d'arabesques d'une préciosité ornementale, qui placées sur des plans différents, rendent la lecture de l'œuvre difficile, à tel point qu'on se surprend à penser à quelque chose qui relèverait du pur fantasme, s'élevant par degré en se rétrécissant à la façon d'une pyramide (*Dante, Virgile et le regard de l'Autre*).

Cet univers sans loi n'a eu que le temps de la préhistoire de la courbe. Une certaine discipline va tendre à redonner à la courbe toute sa valeur à l'intérieur du tableau. Il s'agit alors de toiles plus structurées, où la courbe s'assagit tout en restant sensuelle. A l'usage de ses collages, Nicole Sottiaux s'était à l'époque emparée de la courbe glorifiée des nus féminins photographiés dans certains livres d'art, sachant instinctivement que cela faisait pour elle présage d'une excellence picturale encore à venir. Avec cette trouvaille sa peinture se transforme en effet. Dans ce contexte, les lignes du corps cessent d'être sinueuses et prennent un aspect plus géométrique avec l'apparition de têtes bien marquées qui parfois s'emboîtent l'une dans l'autre en formant un couple. Parfois, les têtes sont en opposition comme dans deux grandes toiles double (*L'Objet 5B et L'Objet 5A*), accolées bord à bord. C'est sur un fond vert clair, assez lumineux, deux têtes, l'une plus grande que l'autre, l'une et l'autre sans yeux, semblent dans un puissant hiératisme se chercher, puis s'unir l'une à l'autre dans un acte de compassion, comme si la grande tête voulait protéger la petite qui pourrait être celle d'un homme. L'amour n'inspire ici plus qu'une fureur d'ascétisme. L'érotisme du temps des collages a perdu son pouvoir de médiation. L'homme, s'il s'agit bien de cela, est dominé, se laissant prendre à cette force indomptable et irrésistible devant laquelle il se sent vaincu d'avance. La femme serait ici le rappel de la nature à tout ce que la civilisation a détruit.

Une autre toile (*L'Objet 7*), plus mystérieuse que la précédente, montre trois têtes, chacune prise dans un réseau subtil de transparences différentes, ce qui conduit à isoler complètement chaque Tête. Tout cela longuement préparé par une profondeur de champ exceptionnelle. On entre là, dans une sorte de Modern Style. Il y a un géométrisme exacerbé. Complètement isolée, chaque tête placée sur des plans absolument différents fait l'expérience de l'enfermement, et peut-être de la mort. Ici la géométrie triomphe. Mais il n'y a plus d'affectivité, toute rédemption est devenue impossible. Ces trois têtes sont accompagnées au centre de chacune d'elle de leur forme en miniature, en manière de nostalgie. Cette solitude, manifestement voulue, ne serait-ce pas l'expression de « l'unité perdue » avec la nature d'où nous sortons ? Serait-ce la fin de cette coïncidence de soi avec soi ? Les hommes maintenant souffrent de ne plus faire corps avec eux-mêmes et de se regarder vivre. On serait tenté de croire qu'avec ces dernières œuvres, l'idée de l'unité perdue et l'impératif d'un dédoublement critique semblent pour Nicole Sottiaux, aller comme de soi.

Fernand FOURNIER, Paris, avril 2014.